

Jean Zoubar

# L'immeuble

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Jean Zoubar, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

# 1. L'IMMEUBLE

J'habite un immeuble en banlieue. Le truc date des années 70, une longue barre blanche constituée de matériaux fragiles. D'un côté, le parking, de l'autre un cimetière, pas très loin un centre commercial puis d'autres immeubles, plein d'autres, l'air mal foutus, bizarres. Des fois, je me demande si les gens qui y habitent sont aussi mal foutus que leurs bâtiments. Et s'ils ne font pas des trucs bizarres dedans. Genre, des trafics de pailles ou d'emballages Mac do. Je me demande s'ils poussent des cris dans les cages d'escaliers comme des dingues en liberté. Ou si au contraire ils s'entêtent dans le silence, laissant la parole à leurs téléviseurs tout le temps allumés. Je me demande aussi si ce n'est pas eux que je vois errer dans le cimetière ou garer leurs bagnoles ou promener leurs clebs ou faire les courses au centre commercial. Ils ne sont pas si loin d'où je crèche, après tout. Je parierai même que certains d'entre eux ont acheté un logement dans mon immeuble, une fois pour voir, pour changer. J'imagine qu'ils ont été déçus. Au fond, ici ou là-bas c'est du pareil au même. Ils ont dû trouver chez les occupants d'ici des manies strange. Un type qui passe son temps à déformer les tringles. Une nana qui rougit, allez savoir pourquoi, à la vue des boîtes aux lettres. Et ils ont dû se sentir mal à l'aise. Comme là-bas, chez eux. Comme partout, en fait. Moi, c'est pour ça que je ne pars pas. A quoi ça sert ?

## 2. L'APPARTEMENT

Mon appartement est un trois pièces. Ses murs doivent être en polystyrène (j'ai pas encore essayé d'en traverser un en courant) vu qu'on entend parfaitement ce que font et disent les voisins. Dans la salle à manger, j'ai mis une plante (un ficus) qui s'appelle Joséphine. Je lui parle et elle ne me répond pas. Quand je sens qu'elle désapprouve mon point de vue, je ne l'arrose pas pendant une semaine. Dans cette salle à manger, il y a aussi une télé, ah très important la télé. Je la mate souvent – Elle me permet de grogner. Et puis aussi de délirer. Il m'est arrivé de rester plus de dix-huit heures d'affilée à regarder la télé. J'étais un vrai légume. Joséphine aurait pu m'arroser. Dans les autres pièces se trouvent un bureau et un lit. Il y a aussi des tas de feuilles sur lesquelles j'ai écrit et dessiné. A une période, je me croyais un artiste. Ma mère n'a pas arrêté de se foutre de ma gueule à ce sujet : « Un artiste, nan mais tu t'es vu ? Tu es sensible comme un robinet (là, j'aurais pu discuter : les robinets ont une vie eux aussi). Et puis tout ce que tu fais est nul ».

Je continue la visite. Et puis il y a les chiottes, ah primordial les chiottes... J'ai mis des tas d'affiches de films dans les chiottes – l'affiche de Matrix Reloaded me fait face quand je chie. A gauche, j'ai mis Halloween et Orange Mécanique. A droite, Les Aventuriers de l'Arche Perdue. Par terre, il y a une pile de revues de cul. Ainsi, j'ai de la matière à branlette. Que dire d'autre, dans les couloirs, j'ai affiché des poèmes, mes poèmes. Il y a un peu de tout : des poèmes d'amour, des poèmes de mort, des poèmes débiles, nuls...Je ne les relis pas, mais cela me rassure en quelque

sorte d'être entouré d'écriture. J'ai aussi un balcon sur lequel j'ai vue sur le parking de l'immeuble. Dommage que je n'ai pas de caisse, j'aurais pu la surveiller. De toute façon, je préfère la vue de la cuisine : le cimetière. Je n'y suis jamais allé. Si j'avais eu un chien peut-être. J'adore observer les gens à l'intérieur. Par exemple, il y a une grand-mère qui y va pratiquement tous les jours. Je ne sais pas pourquoi mais je me dis que ce n'est pas son mari qu'elle va voir. Ni son fils d'ailleurs. Elle fait souvent la même chose. Elle prend un arrosoir, le remplit d'eau puis longe l'allée principale, tête baissée. Le poids de l'arrosoir que j'imagine rempli à ras bord la courbe vers le sol. Mais sur son visage, je peux lire un petit sourire dû à un ancien bonheur. Au bout de l'allée, elle tourne à gauche puis s'arrête à la troisième tombe. Là, elle fait ce que tout le monde fait devant une tombe, je ne vais pas m'attarder. En tout cas, la mamie reste devant la tombe pendant plus d'une demi-heure... Un jour, s'il n'y a rien à la télé, j'irai peut-être voir qui est enterré là. Et si j'ai les couilles, j'irai interroger la grand-mère. Elle n'aura pas intérêt à me décevoir. Faut voir toutes les forces qu'on mobilise pour adresser la parole à un vieux. Ah, j'allais oublier, juste devant mon entrée d'immeuble, il y a aussi les jeunes. Ils ont entre vingt et trente berges. Ils smokent et gueulent jusqu'à très tard dans la nuit. Bref, ce sont un peu nos agents d'ambiance, pow ! Ah, parfois je me dis qu'on a de la chance : Sans eux, certains vivraient mal le voisinage de la mort. Peut-être même que certains se seraient flingués au beau milieu d'une de ces sinistres nuits blanches. Ouais, plus j'y pense, plus je crois qu'il faudrait les rémunérer, ces jeunes.

### 3. LE CENTRE COMMERCIAL

Le truc qui rassure tout de suite, c'est d'être à côté d'un centre commercial. Vraiment, lorsqu'on vit à côté d'un tel édifice, on se retire facile la moitié des angoisses. Pourtant, c'est agencé comme un cimetière. Des allées, et tout du long, des petites boutiques en guise de tombes. A la place des noms avec les dates de naissance et de mort, des marques avec des prix qui montent plus ou moins. Si on y regarde bien y'a pas beaucoup de différences. A part les vendeurs. C'est peut-être à cause d'eux qu'on ne fait pas le rapprochement. En vendant, ils donnent l'illusion de la vie. Et pour beaucoup, ça suffit. Ils s'en contentent bien. Ça les reconforte. Bref, si quelqu'un me demande où je crèche, je ne lui donne pas mon adresse, je lui réponds : « Près d'un centre commercial ». Illico, l'interlocuteur se détend : « Quelle chance ! » et il demande : « Ah oui, et lequel ? ». S'ensuit une énumération des centres commerciaux célèbres, Vélizy 2, les Quatre temps et je ne sais pas quoi d'autres... Je reste évasif puis me lance dans la description de mon centre commercial. Comme il est vraiment pourri en réalité, j'invente des allées, des portes automatiques, des ascenseurs et des escalators, des boutiques de marques et des restaus, des vigiles aussi (important les vigiles, plus un centre commercial contient de vigiles plus il est coté). Je fous le paquet, histoire que le type en prenne plein la vue et s'imagine que son centre commercial n'arrive même pas à la cheville du mien. Ajoutant de l'Ikéo et du Leclerc en veux-tu en voilà, je fais en sorte que le type soit si épaté qu'il en aimerait crêcher vers chez moi. C'est mon petit plaisir. Petit

plaisir que je n'ai pas du tout l'occasion de goûter vu que personne me demande où je crèche. Les gens sont vraiment pas curieux, je vous jure. Mais ce n'est pas grave. Je ne m'en formalise pas. Qu'ils continuent d'errer bien contents et satisfaits dans leur tout mignon centre commercial. Le mien me comble. Il n'a qu'une seule allée et ses commerces sont tous plus moches les uns que les autres, un magasin de fripes, un bar de poivrots (avec les heures des grandes capitales du monde), une librairie de merde (avec un vigile, éh ouais !), une poste naze, une boutique d'on ne sait quoi (tentative de mélange fripes, meubles et viande), une banque naine et un Intermarché ringard, mais il a du caractère. Un côté déglingué qui me branche. Comme si une succession d'émeutes l'avait rendu comme ça.

Quand je sors de chez moi, c'est là que je vais le plus souvent. Je m'y ravitaille et j'y élimine certaines de mes angoisses, parfois en allant boire une bière au bar à poivrots (tiens, il est 14h30 à Sao Paulo), parfois en achetant un gratte-gratte (le million, le million, le million) dans la librairie de merde, parfois en donnant des lettres à la guichetière de la poste, parfois en retirant au distributeur automatique vingt ou trente euros (que je garde et que j'oublie dans les poches de mon pantalon). Et puis aussi je me remets du baume au cœur. Car à l'Intermarché, y'a une nouvelle caissière. Et elle est belle comme un soleil.

## 4. MA MÈRE

Ma mère habite dans le même bâtiment que moi. Au onze. Au troisième étage. Quand je vais chez elle, c'est sa télé qui me réceptionne. Elle est toujours allumée. Lorsque ma mère s'absente, je me demande même si elle ne reste pas allumée. Ma mère déteste les hommes. Elle n'a connu que des déceptions avec eux. Pas un pour rattraper l'autre comme elle dit. Aussi, elle ne veut plus en voir un seul passer le pas de sa porte. Même pas le facteur. Je suis le seul à pénétrer dans son antre. Et quand je le fais, je morfle. Tellement de rage et de frustration se sont accumulées en elle qu'il faut que ça sorte ! Et puis je suis un homme. L'unique représentant de cette espèce scélérate et conne. Je mérite de payer pour les saletés des autres ! Car si j'avais été à leur place et dans une situation similaire, j'aurais fait exactement la même chose ! Indubitablement. C'est pourquoi elle se défoule sur moi, elle m'enfoncé. Ça lui permet de surnager dans la merde de l'existence. Je ne lui en veux même pas. Je comprends. Et je me sens utile. Car, au fond, pourquoi sommes-nous là, si ce n'est pour encaisser la rage impuissante de nos aînés qui eux-mêmes ont subi les misérables colères des leurs ? Je ne vois pas d'autre intérêt à vouloir faire un enfant. Beaucoup se voilent la face derrière l'amour, ils y croient dur comme fer, mais si on leur foutait un miroir devant eux et leurs progénitures, ils verraient et ils seraient forcés d'admettre que l'amour n'existe que dans leurs crânes épais. Bin, ouais. A moins de procréer par accident. C'est ce que ma mère me rappelle de temps à autre à mon sujet. Que j'ai été procréé par accident et que si elle



l'avait su, bin, elle se serait cramé la chatte plutôt que de me mettre au monde. Ou alors elle me dit que je suis un accident. Un putain d'accident qui n'aurait jamais dû naître. Seulement, le conard, qui la baisait mal au passage (tous les mecs qu'a connu ma mère baisaient mal. A croire que c'était ça qui lui plaisait chez eux), s'est laissé aller comme un sagouin. Et elle s'est retrouvée grosse comme un utilitaire du jour au lendemain, sans pouvoir rien faire. Piégée et dég'. Avec moi.

Parait-il, à l'accouchement, le doc a cru me perdre. A peine sorti du ventre de ma mère, j'ai vu la gueule du monde et j'imagine qu'elle ne m'a pas plu. Et comme je pouvais pas en choisir une autre – Double déception, pas de menu sur lequel cliquer - j'ai sans doute estimé que le jeu n'en valait pas la chandelle. Je n'ai pas respiré. Ou j'ai arrêté de le faire. Et je pense que si j'en avais été capable, je me serais pendu avec le cordon. Ou fait hara-kiri avec une seringue. On mésestime l'intelligence des nouveaux nés. Constatant mon absence de réaction, le doc m'a saisi par les pieds et m'a foutu une claque aux fesses. Rien. Une autre claque plus forte puis encore une autre encore plus forte. Je ne desserrai pas les dents que je n'avais pas. Panique dans la salle. L'homme a frappé plus fort. Deux fois. A la deuxième, j'ai craqué. J'ai crié, et l'air s'est engouffré en moi comme une horde de barbares haineux.

Ma mère m'invite souvent à manger chez elle. Le soir surtout. Certaines périodes, je passe quotidiennement la voir. D'autres, j'y vais plus ou moins. Elle passe très rarement chez moi. Elle ne supporte pas mon foutoir. Elle ne supporte pas les odeurs louches qui, parait-il, s'entremêlent et planent dans mon appart'. Elle ne comprend pas ces poèmes collés

aux murs (« qu'est-ce que ça veut dire ce charabia ? »), cette plante moche qui prend de la place (« laisse-la crever, tu vas voir, tu vas gagner de l'espace »), les affiches dans les chiottes (« tu crois que c'est un emplacement pour ce genre de choses ?... Si au moins c'était des bons films de cinéma ») et encore moins les revues pornos (« tu te branles encore à ton âge ? »). A la limite, la seule chose qu'elle comprend est ma télé. Et encore, quand elle est allumée ! Elle passe rarement et si elle passe c'est vraiment parce qu'il y a une urgence. La dernière fois, c'était à cause d'une femme.

## 5. AVOIR UN BON DOCTEUR

Cela fait trois semaines que je suis en arrêt de travail. Pour dépression. J'ai consulté trois médecins pour obtenir un arrêt potable. Le premier ne voulait même pas me filer un jour. Estimant que ma dépression était mineure, il m'avait prescrit un régime à base de vitamines et recommandé de faire du sport. « Courez ! » s'était-il écrié comme le prophète du dieu jogging « Ca va vous remettre daplomb ! ». Je lui aurais bien fait bouffer son stéthoscope qui frémissait servilement à ses paroles. Autour de moi, les gens passent leur temps à courir et ils en deviennent dingue – ce ne sont plus des mois d'arrêt qu'il leur faudrait mais des caissons d'hibernation. Ils sont terrifiants. Croient-ils qu'en courant, rien ne leur arrivera ? Croient-ils qu'ils gagnent quelque chose à détaler ainsi dans tous les sens ? A la limite, si cette action avait pour but de remplir leurs esprits de piétinements, je comprendrais. Mais sinon, franchement...

Après avoir écouté mes jérémiades, le deuxième type – qui devait être un ancien moine – m'avait fixé super longuement dans les yeux. C'était si impressionnant que je m'étais arrêté de respirer à un moment. La terre avait semblé s'immobiliser... puis reculer... puis avancer... comme un disque rayé. J'avais eu l'impression d'être un accusé s'appêtant à entendre la lourde condamnation d'un juge des assises (« Assassin ! » criait à mon adresse la mère en larmes de la victime). Enfin, ses lèvres épaisses avaient remué. « Hein ? » j'avais fait. « Deux jours » il avait marmonné. « Quoi ? » j'avais refait. « Deux jours » il avait

répété. Sonné mais pas Ko, je m'étais relancé dans de nouvelles jérémiades. Le type était demeuré impassible. Ne cillant même pas une seule fois des yeux. Dans quel monastère lointain avait-il séjourné ? Combien de jours était-il resté sans manger, boire, ni dormir ? Était-il parvenu à une telle maîtrise de lui-même qu'il réussissait à bouger les oreilles sans les toucher ou à plier ses coudes vers l'extérieur ?... Puis ses lèvres s'étaient remises à bouger : « Deux jours, pas plus. A vous de voir ». C'était tout vu, je m'étais barré.

Abattu par cette consultation, j'étais retourné chez moi en passant par les immeubles. C'était la première fois que j'empruntais ce chemin. Je voulais prendre une grande dose de béton, de cours carrées, de passages obscurs. Je voulais que le peu de moral qu'il me restait soit complètement sapé par ces murs, ces dalles, ces aires de jeux désertes. Enfin, je crois. Je pensais aussi raccourcir mon trajet par là. Je dois bien l'avouer. Manque de pot, l'endroit était un véritable dédale. De loin, comme ça, on croit que quelques immeubles se battent en duel. On se dit qu'ils sont quatre, cinq, à ternir le ciel et à amocher le paysage, pas plus. Puis on se retrouve en plein dedans et on réalise qu'il y en a des tas comme si ils s'étaient reproduits entre eux. On prend conscience du désastre immobile qui s'étale et s'érige, dix, quinze, vingt fois dupliqué ! Mêmes façades aux fenêtres étriquées et porches inquiétants, mêmes frêles espaces verts, mêmes étendues stupides de béton. Mêmes silhouettes esseulées qui errent avec ou sans sacs de course. Même froid qui ricoche contre les murs pour vous engourdir l'intérieur, déjà bien insensibilisé. Comment s'y retrouver, franchement ? J'avais traversé plusieurs cours, longé

plusieurs entrées, des D, des E, des F ainsi que des chiffres sans parvenir à trouver mon chemin. Tout se ressemblait. Une méchante angoisse m'avait agrippé. Je n'allais pas sortir de cet endroit de merde. J'allais tourner, tourner et encore tourner jusqu'à m'écrouler par terre. Personne ne viendrait m'aider. Personne n'en aurait rien à foutre de ma gueule. Je ne vaudrais pas plus qu'une poubelle que les gars de la ville en tenue verte à bandes phosphorescentes viennent ramasser. Quelle fin minable. J'avais honte. J'avais peur. Je pensais à ces types qui étaient partis dans les catacombes chercher une bouteille de vin et qui n'étaient jamais revenus. Qui s'était souciés d'eux ? Qui avait cherché à les retrouver (ne serait-ce que pour récupérer la bouteille de vin) ? Des disparitions de ce genre arrivaient plus souvent qu'on ne le croyait. Un jour, un voisin n'est plus là et on ne sait même pas comment cela est arrivé. Il n'y a ni raison ni explication. Il était là puis, pffiiuut, disparu. Comme si sa présence n'avait été qu'une illusion. Et aujourd'hui, c'était moi la victime de cet atroce phénomène ! Merde, merde et remerde. Puis, alors que j'étais au comble du désespoir, j'ai reconnu une allée, des immeubles. Comme pour me régénérer, je me suis vite réfugié sous un porche de l'un d'eux. Et là, une plaque dorée m'a sauté aux yeux : Docteur Eugène Connard, consultations sans rendez-vous. Parfois, on s'attend au pire et arrive le meilleur. Deux secondes après avoir appuyé sur l'interphone, une voix grave et morne s'est faite entendre : « Oui ? ». « J'ai pas pris rendez-vous » ai-je dit « Je peux vous voir ? ». « Montez, c'est au premier étage » a répondu la voix.

Le docteur Connard exerçait dans un cabinet exigu qui,

avec son mobilier vieillot, ressemblait à une boutique de brocanteur. C'était un homme, quarantaine passée, brun et rond, avec des cheveux noirs et bouclés sur le caillou qui commençaient à se faire la malle. Le portrait de monsieur tout le monde, quoi, le type aurait pu être boucher ou coiffeur, nulle différence. Seul le nom extraordinaire qu'il portait le distinguait de la masse. Connard. Il fallait être costaud pour évoluer dans l'existence avec pareil blaze.

Sur son bureau ancestral traînait un tas de papiers de toutes les couleurs. Et émergeant de cette pagaille administrative se dressait la photo encadrée de lui-même, sa femme et ses deux enfants, photo fièrement tournée vers le patient comme pour lui dire : « Attention, gars, j'aime trop ma femme et mes enfants pour pouvoir les tromper ».

L'entrée en matière du docteur Connard fut magistrale. A peine me fit-il asseoir qu'il m'annonça, mains croisées sur sa bedaine proéminente : « Alors, cher monsieur, que puis-je pour vous ? ». Un doc commençant par une telle phrase ça met un baume pas possible au cœur. C'est comme si on vous aviez à choisir des plats sur le menu d'un restaurant de luxe dans lequel vous êtes invités. Ou comme si vous aviez libéré un génie reconnaissant et prêt à accomplir le plus cher de vos désirs. Absolument délicieux. « Tout » ai- je répondu d'un ton las, la mine à point décomposée.

Sans même m'ausculter, le docteur Connard m'a accordé un mois et demi d'arrêt. J'étais heureux. Je n'étais pas prêt de revoir tous ces abrutis du boulot.

## 6. MES VOISINS

J'ai des voisins bruyants. Je veux parler des voisins du dessous et du dessus. Ceux d'en face sont très discrets. J'ignore à combien ils vivent dans l'appartement, ils semblent nombreux. Je ne vois jamais les mêmes têtes devant la porte. Je pense qu'ils sont trois couples à vivre ensemble mais je n'y mettrais pas ma main à couper. Deux couples sont très vieux, le troisième est juste un tout petit peu plus jeune. Faute de moyens se partagent-ils le loyer à six ? Ou sont-ce les parents d'un des membres du couple plus jeune qui hébergent tout le monde ? En tout cas, je n'ai pas à me plaindre d'eux. Ils font bien attention et sont respectueux. Lorsqu'ils se parlent dans le couloir, ils chuchotent. Lorsqu'ils ouvrent ou ferment leur porte, ils le font en douceur. Ils éternuent rarement. Des anges. Pour les autres, je ne peux pas en dire autant. Je ne les ai jamais vus, ni croisés, mais je les entends parfaitement. D'abord, ma voisine du dessus, une grosse baiseuse aimant la queue. Je dis ma voisine parce que j'ai la certitude qu'elle change souvent de queue. Les coups qu'elle reçoit à toute heure du jour ou de la nuit diffèrent. Les voix de ses partenaires mâles lorsqu'ils s'expriment, aussi. Une vraie chienne en chaleur poussant des cris interminables de jouissance. « Prends-moi sur la table ! ». « Oh oui ! Défonce-moi le fion ! ». « Oh sale brute ! Finis-moi ! Achève-moi ! Tue-moi ! » puis des cris encore et encore en écho à des coups toujours plus virulents et forts. Les premières fois, je me suis branlé avec enthousiasme en écoutant cette salope. J'ai connu quelques orgasmes honorables. Puis je me suis lassé.

Je n'ai plus eu envie de me toucher le sexe à ses hurlements. Puis j'en ai eu marre. J'ai donné des coups de manche à balais au plafond au moment de ses ébats. J'ai répété exagérément ses cris et ses encouragements sexuels. J'ai foutu très fort des films pornos puis des clips musicaux des années 80 puis France Info. Rien n'y a fait. Elle a continué comme si de rien n'était. J'avoue, je n'ai pas trop insisté. Je suis du genre à me décourager très vite. Et puis je suis lâche. Et puis je suis faignant. Monter à l'étage et frapper à sa porte aurait nécessité que je me fasse doublement violence. J'aurais pu éjaculer dans sa boîte aux lettres mais, dans le fond, c'était une vengeance puérile. Et pour exécuter cette vengeance puérile, j'aurais dû monter jusqu'à sa porte pour voir son numéro et comme je suis faignant... Sans parler du fait qu'il fallait se branler dans le hall d'entrée sans être surpris ou vu. Même tard dans la nuit, avec les jeunes devant l'entrée, c'est chaud. Non, ce plan n'était décidément pas réalisable... Encore une vengeance bonne à foutre aux détritrus.

Pour mon voisin du dessous, je n'ai même tenté de le calmer par des coups de manches à balai. Et pourtant lui aussi c'est un gueulard. Mais c'est un gueulard méchant qui passe son temps à hurler contre sa femme. Et si sa femme a le malheur de lui répondre deux mots, il en hurle trois mille sans respirer. Ça peut durer toute l'après-midi et une bonne partie de la soirée. Il est infatigable. Sa femme a beau changer de pièce, il la suit comme un roquet. C'est un coup à péter un câble. Si j'avais été sa femme, je lui aurais coupé les burnes pendant son sommeil, les aurais fait frire et donné à bouffer à un clebs errant. Le reste, je l'aurais utilisé comme porte-manteau humain. J'aurais fait aussi sécher mes